

PENSER SANS CADRE ?

LOGIQUE, METAPHYSIQUE, MEDITATION ET CREATIVITE

Introduction

Penser sans modèle : le thème proposé m'a interpellé, en m'évoquant dans un premier temps les modèles d'explication que la science est capable d'élaborer pour expliquer le réel, tout en devant se méfier de ne pas se laisser enfermer dans ce modèle qu'il faut pouvoir remettre en cause pour revenir au phénomène. N'est-ce pas, d'ailleurs, la base de la créativité, qui invite à retrouver un regard neuf sur le réel, en dehors de tout modèle pré-établi ? Ayant longtemps pratiqué professionnellement comme psychosociologue, à la manière d'un ethnologue sur le terrain qui privilégie l'observation et se méfie de toute interprétation préalable, les modèles explicatifs m'ont toujours paru suspects, appauvrissants par rapport à la richesse de la vie.

Et puis, en tant que philosophe, je me suis dit que pour être réellement approfondie, la question méritait peut-être d'être décentrée, ramenée en amont, en se demandant : qu'est-ce que penser ? Nous verrons que, selon la définition que nous donnons à cette activité de la pensée, la réponse à la question reçoit des réponses différentes. C'est pourquoi nous aborderons la question de plusieurs points de vue différents, avant de revenir à la fin à la créativité.

Les impasses linguistiques et philosophiques pour penser sans cadre

Qu'appelle-t-on penser ? C'est couramment défini par les dictionnaires comme l'activité de l'esprit. Mais pas n'importe quelle activité de l'esprit. Le dictionnaire philosophique Lalande précise : « Penser s'applique aux activités supérieures (de l'esprit), qui réalisent un degré de synthèse plus élevé que la perception, la mémoire ou l'imagination ». Malgré les limites de cette définition, liées au jugement de valeur qui privilégie un certain type d'activité de l'esprit qu'on nomme pensée, cette définition a le mérite d'écarter de la pensée, les activités libres de l'imagination, tout comme celles qui renvoient à la mémoire, ou encore aux données de la perception qui ne seraient pas encore liées ou synthétisées par la pensée. En ce sens, penser, c'est peut-être ce que je suis modestement en train d'essayer de faire en ce moment, en réfléchissant à ce sujet sans m'aider de ce que je perçois, ni de ce que je pourrais imaginer ; et c'est peut-être ce que vous êtes en train de faire comme lecteur, en tentant de comprendre le sens de ce texte, pour savoir qu'en penser.

Pour ces deux activités de la pensée qui nous relient ainsi, écrire et lire, nous nous servons tous deux de mots. Pour exprimer ma pensée, j'utilise le langage, et plus précisément les cadres du langage. Ce qui fera dire à Leibniz qu'« on ne peut penser qu'avec le langage »¹, à l'intérieur de ses cadres. Saussure de la même manière au XX^e expliquera que le langage est ce qui organise la pensée, laquelle ne peut s'exprimer et se déployer que dans, et par la langue : il n'y a pas de différence entre le langage et la pensée, affirmera-t-il fortement². D'où le paradoxe qu'il y a, à se demander avec des mots, si on pourrait penser, par exemple sans les cadres du langage, ou en dehors des cadres du langage, ce qui semble pour le moment strictement et logiquement impossible. Nous proposons de garder ce point pour y revenir plus tard, en continuant à explorer les impasses apparentes, qui semblent nous montrer l'impossibilité de penser sans cadre, ou en dehors des cadres du langage.

¹ **LEIBNIZ, *DIALOGUS DE CONEXIONE INTER RE ET VERBA*, 1677**

² **SAUSSURE : *CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE*, n°59, 2006**

Si nous quittons la linguistique pour la philosophie, nous retrouverons les mêmes difficultés, et cela dès les philosophes grecs. Aristote³ est en effet le premier à décrire comment la pensée ne peut s'exprimer qu'à travers des cadres, des catégories de l'esprit et de la langue. Son Traité des catégories, inclus lui-même dans un Organon incluant différents traités de logique, montre qu'on ne peut dire et signifier une chose qu'à travers les dix catégories suivantes : la substance (ou essence), la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action, la passion. Des exemples peuvent être trouvés pour chaque catégorie. Ainsi, pour substance (ou essence) : homme ou cheval ; pour quantité : long-de-deux-coudées, ou de-trois-coudées ; pour qualité : blanc, ou grammairien ; pour relation : moitié, ou plus grand ; pour lieu : dans cette salle, ou au Forum ; pour temps : hier, ou demain ; pour position : couché, ou assis ; pour possession : chaussé, armé ; pour action : coupe, brûle ; pour passion : coupé, brûlé. On ne peut penser, du moins dans la langue grecque qu'il ausculte et dissèque ainsi, sans utiliser l'une de ces dix catégories qui obligent à préciser les choses dans un cadre linguistique déterminant leur qualité.

Féru de cadres et de logique, Aristote créera le syllogisme comme une manière pré-scientifique et purement logique de vérifier si un jugement universellement vrai (tous les hommes sont mortels), peut s'appliquer de manière valide à un individu concret (Socrate) : Tous les hommes sont mortels, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Il utilisera de même la logique des catégories lorsqu'il voudra décrire les différentes formes de vie animale⁴, proposant une classification des animaux selon leurs genres et espèces. Pour connaître plus dans les détails le développement d'une espèce particulière, il étudiera de même le développement de l'embryon dans l'œuf d'une poule en distinguant l'évolution de chaque organe, l'apparition du cœur, de l'œil, etc. Nul doute, là encore, que la pensée ne peut s'appliquer et apporter une connaissance qu'en se servant des cadres de la logique qui permet d'isoler et de séparer les différents genres et espèces, puis les différents organes de chaque espèce.

Même si on se dit que les connaissances d'Aristote étaient partielles, relatives à son temps, on ne peut s'empêcher de remarquer que le grand philosophe allemand Kant⁵ reprendra cet héritage d'Aristote avec sa table des catégories, qui montre comment le fait de penser, de porter un jugement sur telle ou telle chose, ne peut se faire que dans les cadres à priori de l'entendement, qui seuls permettent de relier la diversité et d'organiser, de synthétiser le divers livré à l'intuition sensible de l'homme. Ces catégories sont au nombre de quatre : la quantité, sous la forme de l'unité, la pluralité, la totalité ; la qualité, sous la forme de la réalité, de la négation et de la limitation ; la relation, sous la forme de la causalité, de la corrélation, de l'inférence ; la modalité, sous les formes du possible, de nécessaire ou du contingent. On ne peut selon Kant rien penser sans que les phénomènes sensibles ne s'organisent dans ces cadres à priori de l'entendement. Là encore, pas de possibilité qu'une pensée puisse apparemment s'affranchir de ces cadres à priori de l'entendement, en se coupant des données sensibles : au delà, dit Kant, c'est le rêve et le règne d'une Raison pure qui s'affranchirait de ses cadres et de l'expérience, sans pouvoir juger de la vérité ou fausseté de ses jugements.

Lorsqu'on définit la pensée de manière subjective et conceptuelle comme la capacité de l'esprit humain à synthétiser les données du sensible à l'aide de concepts, toute tentative de s'affranchir de ses cadres semble ainsi impossible, puisqu'inscrite d'emblée dans le cadre dont on voudrait sortir.

³ **ARISTOTE : TRAITÉ DES CATÉGORIES**

⁴ **ARISTOTE : DES PARTIES DES ANIMAUX**

⁵ **KANT : CRITIQUE DE LA RAISON PURE**

La démarche scientifique fait-elle sortir des cadres et modèles ?

Si on abandonne les définitions à priori de la pensée par la linguistique et par la philosophie classique, on peut se demander si le processus de la démarche et de la pensée scientifique en train de se faire, n'implique pas de sortir des modèles et des cadres : le propre de la science n'est-il pas de sortir de tout modèle théorique ou cadre fixé à priori, pour revenir inlassablement aux phénomènes, à la vérité des faits ? Ne fallait-il pas sortir du cadre de la cosmologie de Tycho Brahé, de la vision théologique qui voulait que la Terre soit le centre de la Création, et même du simple bon sens qui voit le soleil tourner dans le ciel autour de nous, pour oser affirmer que notre Terre n'est pas le centre de l'univers, et que c'est elle qui tourne autour du soleil ? De même, il a fallu s'affranchir des cadres théologiques et de la représentation d'un monde clos, borné par la sphère des étoiles fixes, avec des anges habitant les planètes ou le firmament, pour accepter l'idée difficilement représentable d'un univers infini⁶. Ces exemples bien connus témoignent que la science ne peut avancer qu'en remettant en cause, à tout moment, les cadres, modèles et représentations en cours, y compris scientifiques, dès lors qu'ils ne permettent plus ni une explication ni une prédiction suffisante. Dans son livre « Contre la méthode, esquisse d'une théorie anarchiste de la méthode », Feyerabend⁷ va jusqu'à écrire que des hypothèses contraires aux lois et théories confirmées, des idées anciennes, des mythes ou même des pensées fausses, peuvent être à l'origine d'une découverte et d'une avancée scientifique – au même titre que le hasard, la pomme de Newton ou le *euréka* d'Archimède, ajouterons-nous.

S'intéressant à l'histoire des sciences, Kuhn⁸ montre également comment les révolutions scientifiques ne peuvent se produire qu'en sortant du modèle scientifique jusque là dominant, en établissant de nouvelles hypothèses plus pertinentes et prometteuses, lesquelles permettront à leur tour d'imposer un nouveau modèle explicatif accepté par la communauté des savants – jusqu'à une nouvelle remise en cause, et ainsi de suite. Si la science invite ainsi à penser en remettant en cause les modèles admis dès lors qu'ils ne sont plus satisfaisants, Kuhn indique toutefois bien que c'est pour imposer un nouveau modèle explicatif. Sa sortie des cadres n'est que temporaire. Et le nouveau modèle qui fera consensus, ne pourra s'imposer lui-même que s'il s'inscrit dans des cadres très stricts, soigneusement balisés et vérifiés par un processus expérimental qui devra répéter les expériences venant confirmer l'hypothèse, en cherchant si d'autres faits ou expériences ne peuvent pas l'invalider, et en dégagant de manière prédictive des applications concrètes prévisibles et opérationnelles. Pour être admise, la vérité scientifique qui en résultera devra être formalisée de manière rigoureuse, idéalement dans un langage et des formules mathématiques. Ce modèle scientifique, qui s'appuie ainsi sur le processus expérimental et sur le langage mathématique, surveille et encadre la pensée qui doit s'y soumettre, tout comme la Nature d'ailleurs doit se soumettre à ce processus. Dans un ancien livre⁹, je m'étais amusé à montrer que ce modèle avait émergé à la fin du moyen-âge, entre autres comme une transposition du modèle de l'inquisition désormais appliqué à la Nature : tout comme l'inquisiteur devait soumettre l'accusé à la question et à la torture pour lui faire avouer la vérité, le savant devait mettre la Nature à la question, lui appliquer un processus et un appareillage expérimental qui la force à parler et à avouer sa vérité cachée, dans le langage mathématique. A partir de l'hypothèse formulée par Galilée, selon laquelle « la nature parle le langage mathématique ».

⁶ **KOYRÉ : DU MONDE CLOS À L'UNIVERS INFINI**

⁷ **FEYERABAND : CONTRE LA MÉTHODE, ESQUISSE D'UN THÉORIE ANARCHISTE DE LA CONNAISSANCE**

⁸ **KUHN : LA STRUCTURE DES RÉVOLUTIONS SCIENTIFIQUES**

⁹ **MIQUEL : LES RUSES DE LA TECHNIQUE, HISTOIRE DU SYMBOLISME DES TECHNIQUES**

Cette prise de conscience que la science ne sort du cadre, que pour mieux tout calculer et faire rentrer dans un cadre expérimental, prédictif et mathématique, amènera Heidegger à dire de manière provocatrice que « la science ne pense pas » : elle mesure, calcule, arraisonne la Nature pour rendre tout opérationnel, dominé et asservi à la volonté instrumentale de l'homme. Son critère de vérité est avant tout un critère de fonctionnalité : « c'est vrai parce que ça fonctionne comme prévu », sans se prononcer sur ce qu'*est* l'être, sur ce que signifie ce mot être qui s'applique différemment à tous les êtres. Elle décrit les phénomènes (le « que », $\tau\acute{o}\tau\omicron\upsilon\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ en grec), et non leur « pourquoi » ? ($\tau\omicron\upsilon\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$), écrira déjà Aristote à son époque. Dans cette optique, une autre pensée peut-être plus profonde ou plus originaire que la réflexion scientifique commence véritablement à se déployer lorsqu'elle aborde la question du *pourquoi* et de l'*être* des choses. Ce que Leibnitz¹⁰ résumera dans cette question: « Pourquoi (recherche d'une cause première) y a-t-il (question de l'être) quelque chose (des phénomènes, des étants) plutôt que (question de la dualité) rien (néant, absence d'être) ? » Ou, dans sa formulation inversée par Baudrillard, tout aussi radicale pour notre monde qui ne croit ni ne voit plus d'être nulle part, mais uniquement des phénomènes et des processus : « Pourquoi n'y a-t-il rien (pas d'être stable et permanent), plutôt que de l'être (des étants, des choses stables) ? »

La métaphysique, dans sa prétention de remonter en amont des différentes sciences pour être la « science de toutes les sciences », pourrait-elle dès lors représenter un chemin alternatif pour sortir des cadres restreints de la pensée ?

Les efforts de la métaphysique classique pour sortir des cadres de la pensée et la poïesis

A l'origine de la pensée métaphysique, les philosophes présocratiques ont mis en œuvre un autre type de pensée. Dans leurs écrits, pensée se dit « logos » ($\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$), et ne correspond ni à la pensée subjective et conceptuelle de la philosophie classique, ni à la pensée ou démarche scientifique. De manière naturaliste, sans véritable scission entre le sujet qui pense et l'objet de la Nature qu'ils interrogent, le *logos* est une forme de discours qui vise à refléter et épouser les contours mouvants, souvent contradictoires de la Nature (la phusis, $\phi\upsilon\sigma\iota\varsigma$ Nature en tant que force émergente de tout ce qui pousse, vient à l'existence, change sans cesse et disparaît). Le langage étant pris dans les cadres logiques du principe de non contradiction, ces premiers penseurs grecs chercheront à « tordre » le langage, à le faire sortir de ses gongs et de ses cadres, pour lui faire malgré tout « dire » ce cours fluctuant et contradictoire des choses. Héraclite¹¹, penseur du mouvement et du mobilisme universel, se rendra ainsi célèbre pour ses aphorismes contradictoires, à travers lesquels il tente de saisir simultanément les aspects contraires de la réalité : « *À ceux qui descendent dans les mêmes fleuves surviennent toujours d'autres, et d'autres eaux* » Ou encore : « *Joignez ce qui est complet et ce qui ne l'est pas, ce qui concorde et ce qui discorde, ce qui est en harmonie et en désaccord ; de toutes choses, une; et d'une, toutes choses.* » Parménide, que l'on présente habituellement comme le penseur de l'unicité de l'être qui seul « est » véritablement, ne vise pas moins dans son Poème à réconcilier les contraires dans une vision totalisante : « *Là se dresse la porte/Donnant sur les chemins de la nuit et du jour/... /La vérité bellement circulaire* ».

Aristote reprendra cette inspiration des présocratiques, mais avec l'ambition nouvelle de décrire ce qu'est l'être en tant qu'être, dans un cadre purement rationnel. Lorsqu'il fixe à la pensée le but de déterminer ce qu'est l'être en tant qu'être, au-delà de toutes ses contingences et particularités, il fonde la métaphysique. Ce mot ne vient pas d'Aristote, mais probablement d'un bibliothécaire, Andronicas de Rhodes, qui plusieurs siècles après la mort du maître,

¹⁰ LEIBNITZ

¹¹ HÉRACLITE

donna ce titre au manuscrit d'Aristote sans nom qui se trouvait sur son étagère après, ou au-dessus de son autre livre nommé La Physique. On donnera rapidement au mot un autre sens plus noble, « ce qui est au delà de la physique », qui n'est pas accessible à nos sens, ou qui se trouve au-delà du monde sensible.

Qu'est donc cette « science de l'être en tant qu'être ? » Elle se déploie dans son ouvrage dans deux directions. Dans sa première direction, c'est d'abord une ontologie¹² qui tente de cerner ce qu'on appelle l'être, qui se donne à voir comme substance à travers tous les étants multiples et différents. Il dégagera pour cela le principe même de la pensée ou de l'être : ce seront les principes d'identité, de non contradiction et du tiers exclu. L'application de ces principes doit permettre de classer les étants, de distinguer leur substance première, à savoir ce qui subsiste et se maintient identique à travers les changements, des substances secondes et des accidents ou formes dérivées que ces substances peuvent prendre. Dans la deuxième partie de ce même ouvrage, de manière abrupte et sans transition logique véritable, Aristote engage sa réflexion sur l'être en tant qu'être dans une autre direction cette fois-ci théologique¹³ : la recherche de l'être en tant qu'être devient la quête de la cause première de toutes choses, Dieu comme substance première et moteur immobile, qui meut tout l'univers comme cause finale de tous les mouvements, Acte pur, sans potentialité non réalisée.

Heidegger critiquera de façon radicale la manière dont la métaphysique occidentale qui se déploie à partir d'Aristote, se trouve ainsi biaisée dans son origine même. Si elle pose bien la question de l'être en tant qu'être, différent de tous les étants, la métaphysique ne cesse ensuite d'osciller entre une recherche ontologique de l'être permanent sous-jacent aux étants, et une recherche théologique de l'Être suprême. A peine née, la métaphysique occidentale qui voulait interroger l'être en tant qu'être, se retrouve ainsi prisonnière d'un modèle onto-théologique qui la piège et lui fait rater son objet, en ramenant le discours dans des cadres logiques et substantialistes qui confondent sans arrêt ces deux ordres de l'ontologie et de la théologie.

Plutôt que d'illustrer de manière facile la véracité de cette critique de Heidegger en recourant aux des métaphysiciens¹⁴ du Moyen-Âge obligés de jongler entre ces deux discours par obligation de ne pas apparaître comme hérétiques aux yeux de la théologie chrétienne devenue la science et l'autorité suprême adossée à l'Inquisition, nous nous contenterons de montrer la présence de ce cercle vicieux jusque chez Descartes, le fondateur de notre modernité. Si Descartes ouvre en effet sa réflexion par un doute radical qu'il a l'intention de n'arrêter qu'à la découverte d'une certitude absolue, dès qu'il l'atteint avec ce sentiment existentiel premier de l'être qui se manifeste par le cogito « je pense, je suis », il trahit cette lumière et intuition en se faisant rattraper par l'ontologie classique et par le discours substantialiste : « je pense, *donc* je suis... je suis une substance pensante ». Sans se douter que Bouddha se moquait, pratiquement mille ans auparavant de son disciple Sati qui définissait la conscience de manière quasi cartésienne comme substance pensante : « A qui m'avez-vous entendu enseigner la doctrine de cette façon, ô stupide ? N'ai-je pas expliqué la conscience comme naissant de conditions ? Il n'y a pas de conscience sans condition » Non content de retomber dans le jeu des substances, Descartes verse aussitôt dans le dualisme en posant dès lors une seconde substance, celle étendue de la matière qui n'a rien à voir de droit avec la première. Et pour mieux assurer la solidité ontologique de cette substance pensante dont il n'a la certitude qu'à l'instant du cogito, il l'adossera à l'existence indispensable de Dieu, en une illustration brillante du cercle ontothéologique incapable de penser l'être en dehors de la notion de substance et d'Être suprême.

¹² **ARISTOTE, MÉTAPHYSIQUE, LIVRE 3**

¹³ **ARISTOTE, MÉTAPHYSIQUE, LIVRE 12 ET PHYSIQUE**

¹⁴ **ST THOMAS**

Face à ce cercle qui fait retomber l'envol de la pensée métaphysique dans les cadres d'une ontologie substantialiste et de la théologie, Heidegger invite à un dépassement de la métaphysique¹⁵ par retour à son origine, à cette parole poétique des présocratiques chez lesquels la pensée n'était pas encore prisonnière de ce modèle. Dans « Qu'appelle-t-on penser ? » il invite à revenir à la question si peu habituelle de la nature de notre pensée, afin de reconnaître que derrière la difficulté à définir ce qu'est l'acte de penser, il existe peut-être un impensé radical, un monde qui se donne à penser, auquel il s'agit juste de se rendre présent : « Ce qui donne à penser, c'est que la pensée ne se pense pas elle-même, ne se préoccupe pas de ce qu'elle est, de son objet. Pourquoi cet impensé de la pensée? Car c'est l'être qui se donne et se dévoile à penser¹⁶. » Dans le monde moderne, ceux qui ont repris le flambeau des présocratiques sont d'après Heidegger¹⁷ les poètes, mais aussi les œuvres d'art qui invitent à une contemplation et à une intuition sans concept ni discours rationnel, dans une approche d'écoute de ce qui surgit (*l'ereignis*) et se dé-voile à chaque instant. A la fin de sa vie, Hölderlin épurera ainsi son discours pour ne plus atteindre que la présence de ce qui se donne à voir à chaque instant : « il y a... il y a... il y a », sans besoin d'autre discours que cette écoute de l'être au service duquel se met la pensée. « Ce que la pensée, en tant qu'elle est un percevoir, perçoit, c'est le présent dans sa présence »¹⁸ –ce qui fera dire à Derrida qu'il fonde ainsi une véritable métaphysique de la présence, en ramenant la pensée à ce simple acte de présence préalable à toute pensée, hors de tout cadre.

Dépassements de la pensée rationnelle dans les métaphysiques orientales et la mystique

La métaphysique comme tentative de dépasser les cadres limités de la pensée opérationnelle a été développée ailleurs qu'en Occident, avec un même effort pour s'affranchir de ses cadres. Si les métaphysiques orientales parviennent à thématiser la manière dont la pensée peut s'ouvrir à une autre dimension intuitive et non duelle, ce n'est pas parce qu'elles poussent leurs efforts de réflexion plus loin, d'une manière plus vraie. C'est tout simplement parce qu'à l'inverse de l'Occident qui a sacralisé la pensée rationnelle et l'intellect comme le propre de l'âme créée par Dieu et donc indépassable, les philosophies indiennes voient la pensée comme une faculté tout aussi conditionnée que les cinq autres sens, sans privilège ontologique. Elles ont compris que l'affranchissement des cadres de cette pensée rationnelle ne peut se faire que par un travail parallèle de transformation existentielle de soi, de son rapport au monde et de son mode d'utilisation des catégories de la pensée –que ce soit par la pratique de la médiation, du yoga et/ou par la dévotion.

Pour l'hindouisme, nous ne retiendrons à titre d'illustration que Cankara et la métaphysique *advaita* de la non dualité. Il critique les limites et cadres habituels de la pensée qui demeure dans l'ignorance *avidya* tant qu'elle se laisse surimposer ce que Hulin¹⁹ appelle des catégories et des conditions limitantes, *upahi*. Parmi celles-ci, la surimposition du moi qui se sait limité, contingent, souffrant, et qui projette par ignorance métaphysique tous ses caractères individuels, toutes les catégories limitées de son ego et de son intellect sur les choses, en se confondant et se limitant aux vicissitudes de son corps, de ses organes des sens, et en se projetant perpétuellement dans le monde pour fuir ses souffrances, voilant par là-même l'intuition de cet *Atman* lumineux qu'il est au plus profond de soi.

¹⁵ **HEIDEGGER : QU'EST CE QUE LA MÉTAPHYSIQUE ?**

¹⁶ **GRUBER : INTRODUCTION À HEIDEGGER**

¹⁷ **HEIDEGGER : ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA POÉSIE DE HOLDERLIN ; L'ORIGINE DE L'ŒUVRE D'ART**

¹⁸ **HEIDEGGER, QUE VEUT DIRE PENSER ? P169**

¹⁹ **HULIN : QU'EST CE QUE L'IGNORANCE MÉTAPHYSIQUE ?**

Contrairement à la tradition occidentale qui survalorise la pensée conceptuelle et discursive en y voyant l'accès à un autre ordre de réalité supra-sensible, Cankara comme les philosophes hindous en général se méfie de l'aspect conditionnée de cette pensée logique et conceptuelle, qui ne peut sortir seule de ses propres cadres. C'est pourquoi il lui faut, en plus, appuyer le savoir empirique et issu des enseignements du yoga et de la méditation, sur une autre faculté : le recueillement de la pensée dans la pure présence, dans une pure conscience qui ne s'attache à aucun objet, et qui grâce à une attention paisible, est simplement en posture de « témoin neutre » de ce qui se passe. Pour opérer ce retour de la pensée dans son recueillement et dans cette pure conscience, il ne faut pas rester à un niveau simplement intellectuel, mais chercher à se transformer soi-même par des exercices et des méditations apprenant à se détacher du monde extérieur pour ramener l'attention en soi, dans le calme retrouvé. Cela permet de faire émerger cette autre dimension de la pensée, hors cadre, à savoir la pensée intuitive non conceptuelle, parfois également nommée l'intelligence (de *intelligere*, qui relie), qui seule permettra de faire un saut qualitatif et métaphysique en dévoilant que cet *atman* ou conscience pure que je suis au fond de moi, n'est pas autre chose que *brahman* la réalité ultime. Comme le notait Hulin²⁰ : « Le sujet humain qui se sait coïncider en droit avec la réalité ultime se perçoit en même temps comme une entité à tous égards limitée... La finalité est de faire cesser la surimposition du soi et du Non soi grâce à la connaissance, qui doit devenir intuitive, du brahman non dual. »²¹

Pour l'hindouisme mystique de Cankara, la pensée ne peut ainsi sortir de ses cadres qu'en conservant à la fois sa faculté de raisonner sur l'expérience et sur les textes, ce qu'il fait de manière admirable avec une esprit philosophique et critique pointu, en s'ouvrant en même temps sur l'intuition qui réside en chacun de nous, et qui nous fait accéder à cette compréhension a-conceptuelle que nous ne sommes pas autre chose que ce fond de conscience impersonnelle *Atman*, lui-même non différent de l'Absolu *Brahman*. Notons d'ailleurs que ce non dualisme intuitif de Cankara, selon Julien Saiman²² n'est pas sans rapport à la fois avec la métaphysique de l'Un de Plotin, et avec le non dualisme bouddhiste du Mahayana.

Le bouddhisme constitue la deuxième grande tradition de métaphysique orientale. Il se présente de prime abord comme l'opposé de la métaphysique hindoue, puisque sa doctrine de l'*anatta* ou *anatman* nie précisément toute ontologie, tout *atman* ou principe ultime. C'est pourquoi on peut parler à son propos de nontologie²³, discours sur le non-être ou vacuité de toutes choses. Pour comprendre comment le bouddhisme déconstruit la notion de sujet, en invitant à sortir des cadres de la pensée discursive conditionnée, nous retiendrons à titre d'illustration un grand philosophe et redoutable dialecticien hors pair : Nagarjuna. Il voue tout un Traité²⁴ à dénoncer les prétentions de la pensée et du langage à pouvoir construire des concepts fiables reflétant fidèlement la vérité. Usant d'une redoutable dialectique à trois tenailles, il demande, pour chaque concept : tout d'abord, qu'on lui montre concrètement l'existence de ce dont on parle –en aboutissant, la plupart du temps, au constat : ça ne se voit pas, n'existe pas concrètement, ce n'est qu'un exercice ou artifice de langage ; ensuite, qu'on lui démontre que cela existe bien « en soi », de manière stable et substantielle –pour en arriver

²⁰ HULIN : CANKARA ET LA NON DUALITÉ

²¹ HULIN, PRÉFACE AUX PROLÉGOMÈNES AU VEDĀNTA (BRAHMASUTRABHASHYA) DE CANKARA, ALMORA, 2011

²² JULIEN SAIMAN : PLOTIN ET LA PHILOSOPHIE INDIENNE, IN PHILO POUR TOUS

²³ MIQUEL : LA PENSÉE DU RIEN, PETIT TRAITÉ DE NONTOLOGIE

²⁴ NAGARJUNA, MULADHYAMIKA-KARIKA, STANCES DU MILIEU PAR EXCELLENCE, TRAD. BUGAULT

au constat que cela n'a pas de substance ou de permanence ; sans oublier de démonter le raisonnement logique de l'adversaire, en prouvant que cela ne tient pas d'un point de vue logique, les assertions se contredisant. Avec cette dialectique redoutable, il critiquera tous les concepts qui se présentent à lui –y compris les concepts bouddhistes les plus sacrés, passant à la moulinette de sa critique même les notions de transmigration *samsara*, de délivrance *nirvana*, de constituants de l'homme *skandhas* etc. Il ne le fait pas de manière nihiliste, pour déconsidérer la démarche bouddhiste, mais pour vider la pensée et le langage de leurs tentations substantialistes, pour les faire s'évanouir, de façon à laisser les choses apparaître pour ce qu'elles sont réellement, vides d'être propre, s'auto-illuminant d'elles-mêmes.

Bugault²⁵ montrera que pour atteindre la libération, le bouddhisme mahayana utilise, comme l'hindouisme, le recours à l'intuition, en approfondissant la manière dont la pensée peut progressivement sortir de ses propres cadres conceptuels, pour ouvrir à un autre type de pensée sans concept, purement intuitive. Il expose ainsi comment, dans le bouddhisme notamment Mahayana, la connaissance *prajna* est toujours complétée par *dhyana* la concentration, qui est quant à elle est fondamentalement une forme de connaissance conceptuelle et intuitive, non discursive (on l'appelle aussi *vipassana*, conscience ou vision clairvoyante des choses telles qu'elles sont, sans argumentation rationnelle, par simple présence attentive). Leur usage conjoint permet une « compréhension » plus large et globale de l'ensemble des processus qui se produisent à chaque instant dans le champ de la conscience, à la fois en l'analysant avec des mots, et en comprenant d'une manière intuitive le lien entre eux, ainsi que leur absence d'être.

Différentes formes ou stades de pensée sans concept peuvent alors se déployer. Le terme de *bhavanamayi-prajna* désigne ainsi la compréhension directe par l'esprit, sans hésitation ni fluctuation, sans surimposition, ce que Husserl appelle une intuition. Avec l'entraînement méditatif, cette connaissance vécue va droit aux choses, telles qu'elles sont. Parallèlement, se développe un nouvel usage de la raison, avec l'émergence et l'utilisation d'une forme de connaissance sans concept, *nirvikalpa-jnana*: (jnana=connaissance ; vi-kalpa=sans-façonnage, construction forme=sans concept). L'usage simultané de ces deux formes de connaissance débouche sur une forme ultime de connaissance ou sagesse plus large *prajna-paramita*, connaissance intuitive qui n'a plus besoin de cadre ni de concept, a-noétique c'est-à-dire sans essence ou objet en face d'elle, puisque cette *prajna* ultime ouvre à l'intuition de la vacuité de toutes choses. Comme l'écrit Bugault : « Cette intuition sans concept n'est pas une intuition des essences , n'a d'autre contenu que la vacuité et la vacuité de la vacuité. C'est une intuition sans sujet, sans objet. Elle libère l'esprit des points de vue et catégories. Elle fait appel à la logique discursive, mais pour lui sommer de se taire en laissant place à une compréhension en dehors des mots. » C'est une forme de connaissance paradoxale, qui retrouve la connaissance par in-connaissance des mystiques, intuition et attention ouverte, sans objet ni support.

Nous n'avons pas intégré dans notre exposé les divers mystiques chrétiens faute de temps, mais aussi parce qu'ils ont été toujours maintenus à la marge, souvent suspectés d'hérésie²⁶, voire condamnées au bûcher²⁷ par l'Eglise. Mais il est évident qu'ils ont vécu les mêmes expériences de transformation existentielle de soi, que ce soit par la voie de la dévotion ou amour divin, de la prière ou de la contemplation, pour arriver à la fin à cette simple présence intuitive ultime de ce qui est là, qui se donne à voir et à vivre dans une pensée épurée, qui a dépassé tous ses cadres discursifs habituels pour se rendre simplement présente à ce qui ad-

²⁵ **BUGAULT, LA NOTION DE PRAJNA OU SAPIENCE DANS LE BOUDDHISME MAHAYANA**

²⁶ **VOIR LES MISES A L'ÉCART NOTAMMENT DE MAÎTRE ECKHART, NICOLAS DE CUES, SILESIS**

²⁷ **GIORDANO BRUNO**

vient. Ainsi en est-il du fameux : « La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit, n'a garde à sa beauté, ne cherche pas si on la voit » de Silesius, reprenant une intuition et un énoncé préalable de Maître Eckhart.

On pourrait de la même manière intégrer également les expériences des mystiques juifs, notamment avec la troisième forme de connaissance intuitive de Spinoza²⁸, philosophe juif sulfureux également excommunié par sa communauté. Cette troisième forme de connaissance, obtenue après un long cheminement rationnel et discursif consiste en une perception globale et là encore intuitive grâce à laquelle on perçoit les choses dans leur unité globale, mais aussi dans leurs relations, leur développement. Cette vision holistique amène à une nouvelle sérénité et béatitude, le philosophe vivant alors en communion avec Dieu et la Nature qui ne font qu'Un –*Deus sive Natura*, écrira Spinoza, ce qui lui vaudra d'être excommunié par sa communauté.

On pourrait également intégrer les mystiques musulmans tout aussi suspects et poursuivis par les théologiens de leur religion, qu'il s'agisse du poète Rumi, des philosophes Avicenne ou Averroès, ce dernier définissant ainsi l'existant ou être qui est l'objet de la métaphysique comme science de l'être en tant qu'être : « l'être : littéralement : ce qui est trouvé, ce qui se trouve, ce qui est là... cet existant en tant que tel, ne saurait faire l'objet d'une définition. Élémentaire et absolument premier, il ne peut être expliqué : sa signification s'impose à l'esprit sans intermédiaire, en toute simplicité, comme une évidence première²⁹. » D'où, chez Averroès, une démarche également purificatrice de la pensée, qui se détache également de ses cadres perceptifs et imaginatifs habituels, pour en arriver au dé-voilement d'une pensée intuitive ultime, comme simple présence ouverte à ce qui est : « Chez le sage, pas de marchandage, mais une sorte de démarche purificatrice le délivrant de ce qui préoccupe l'intime de soi et le détourne du réel... chez lui la dévotion est un certain exercice spirituel qui écarte ses résolutions, ses facultés estimatives et imaginatives, par accoutumance du voisinage de l'illusion, pour les diriger dans le voisinage du réel. Alors elles s'apaisent, dans l'intime de l'âme, sa réalité cachée, et n'entrent pas en conflit avec lui au moment où resplendit le Réel. Alors l'intime parvient à l'illumination éclatante (idem) »

Méditation sans objet, créativité et sérendipité

Indépendamment de leur quête de délivrance et d'illumination, les philosophies hindoues et bouddhistes, tout comme les différentes mystiques transversales aux religions, ont l'avantage de nous montrer qu'il est possible d'amener la pensée au delà de ses cadres conditionnés habituels, notamment en utilisant des techniques de recueillement de l'esprit, en ne faisant que temporairement appel à la pensée discursive qui permet d'analyser ce qui est vécu, et en privilégiant en contre-point une autre faculté : la pensée intuitive, qui va de la simple présence aux choses, à une intuition et co-présence aux aspects ultimes de la réalité.

La méditation utilisée dans ces traditions orientales met en œuvre précisément cette faculté de l'attention ouverte et intuitive à ce qui se passe à chaque moment, avant toute scission entre le sujet observateur et la chose observée. Notamment sous sa forme de méditation sans objet, elle consiste à accueillir de manière curieuse et bienveillante ce qui va se présenter dans le champ de la conscience, sans le juger à priori, et sans savoir ce qui va ad-venir.

Un rapprochement étonnant peut être fait avec certaines techniques de créativité et avec la sérendipité. La créativité invite en effet à recourir à des logiques non rationnelles de l'esprit :

²⁸ **SPINOZA, ETHIQUE**

²⁹ **AVICENNE, TRADUIT ET COMMENTÉ PAR SAOUD AYADA**

la pensée analogique qui opère des associations libres sans chercher de raison ou de justification, la pensée imaginative et projective qui renverse souvent le cadre du problème en faisant comme s'il était d'emblée résolu, et surtout la pensée onirique qui, on le sait depuis Freud, se déroule en dehors du cadre de la raison, en faisant fi des principes d'identité, de non contradiction, et même des cadres de l'espace et du temps qu'elle peut ignorer royalement ! Cette pensée onirique, d'emblée présente, qu'on cultive en créativité, est d'ailleurs l'une des portes d'accès, à notre avis, à la prise en compte nécessaire de ce fonctionnement naturel et spontané de l'esprit et de la pensée hors cadre : spontanément, à chaque fois que nous rêvons et nous souvenons de nos songes, nous avons la preuve de la réalité de cette pensée qui se déploie naturellement en dehors des cadres habituels de la raison. Même éveillés, ajouterons-nous, nous pouvons prendre conscience que c'est le mode de fonctionnement habituel de notre esprit, qui saute sans cesse et souvent sans raison apparente d'un objet à l'autre, de manière fragmentaire et discontinue. On découvre la nature de ce flux mental, instable et perpétuellement changeant, lorsqu'on pratique l'*epochè*, cette suspension du jugement des Grecs anciens remise au goût du jour par Husserl³⁰ prônant de revenir de manière phénoménologique à la vie infra-réflexive de l'esprit, et dont on se sert dans la méditation selon Varela³¹. Certes, les cadres de la pensée rationnelle discursive mettent cette « pensée sauvage » dans des cadres conceptuels et opérationnels qui permettent d'avoir prise sur le monde, mais ce n'est pas la seule mise en forme possible, l'intuition et l'attention ouverte pouvant représenter une autre voie complémentaire, à développer conjointement avec des techniques d'attention et de présence à soi.

Cette proximité entre l'état méditatif et la créativité a été récemment soulignée par Fabrice Midal³² : Dans la créativité, « il faut apprivoiser l'instabilité qu'elle crée, être prêt à abandonner les procédures et les usages que l'on adopte sans trop y penser, de manière quasi mécanique. Il faut être prêt à partir à l'aventure, à interroger, à se remettre en question. Or voilà exactement en quoi consiste la méditation. La pratiquer, c'est en effet entrer dans l'inconnu, apprivoiser la peur que nous pourrions avoir face à l'incertitude. Qu'est-ce que je fais quand je médite ? Je m'assois sans rien faire, sans nul projet. Je suis juste attentif et ouvert, j'abandonne toute projection, y compris de vouloir être présent... par ce geste, peu à peu, la vie peut se déployer à neuf en moi, et ouvrir de nouveaux possibles. »

L'analogie n'est pas qu'au départ entre méditation et créativité, mais aussi à son aboutissement. Le sage inclassable du XX^e siècle, Krisnamurti,³³ ne cesse de rappeler que l'essence de la méditation consiste à ouvrir la pensée à une présence et perception pure, ce qui ouvre du même coup à la créativité intime de la vie. « A cause de la perception (globale), la pensée est devenue différente. Grâce à cette perception, le mode de fonctionnement de la pensée s'est modifié. Ce n'est donc pas dans la pensée, mais dans la perception qu'est la créativité. » En ramenant la pensée à cette perception ou présence pure, s'ouvre un espace de liberté. « Il ne peut y avoir de perception lucide sans liberté. La liberté est l'essence même de la perception –il faut être affranchi de tout préjugé. Un esprit qui est libre *voit* »³⁴

Il existe bien entendu de nombreux types de méditation, certaines étant plus proches ou plus favorables à laisser s'épanouir spontanément cette créativité présente en chacun de nous.

³⁰ **HUSSERL, MÉDITATIONS CARTÉSIENNES**

³¹ **VARELA, A L'ÉPREUVE DE L'EXPÉRIENCE**

³² **FABRICE MIDAL : L'ÉNIGME DE LA CRÉATIVITÉ, ULTREIÀ 6, 2016**

³³ **KRISNAMURTI, SE LIBÉRER DU CONNU**

³⁴ **KRISHNAMURTI : LES LIMITES DE LA PENSÉE , STOCK, 1999**

Lorsque les méditations sont focalisées sur un objet –le souffle ou ses sensations corporelles, les mantras ou les visualisations, on canalise son attention sur un objet particulier, sans s’ouvrir particulièrement et de manière créative à ce qui advient à chaque instant de neuf. A l’inverse, dans ce qu’on appelle la méditation sans objet, qu’on retrouve autant dans le zen, le bouddhisme tibétain que dans les stades avancés du Raja Yoga hindou et du Védanta sus-cité, il s’agit véritablement de cultiver cette forme de présence créative et d’attention ouverte aux événements, quels qu’ils soient. Une étude³⁵ montre d’ailleurs que cette dernière forme de méditation sans objet est la plus propice à la créativité, même dans des buts profanes ou professionnels : « L’attention ouverte ralentit les pensées habituelles, crée un espace d’ouverture, laisse affleurer les événements, en favorisant la créativité. »

On voit également le lien à la sérendipité, qui trouve de la même manière de nouvelles solutions imprévues, en laissant des connexions neuronales ou cognitives inattendues se faire, sans rien chercher de précis, en sortant des cadres déjà connus de ce qu’on a acquis comme certitude. Rappelons à titre d’anecdote les applications professionnelles du Post-it qui ont été trouvées par hasard à partir d’une colle ratée qui collait insuffisamment et uniquement d’un côté ; ou encore le Viagra, à partir d’un médicament utilisé en opération d’esthétique chirurgicale pour tendre les muscles faciaux, avant de penser à d’autres applications possibles dans un domaine fort éloigné ! Sans parler des nombreuses découvertes scientifiques trouvées en laissant la sérendipité et la créativité faire leur chemin dans le cerveau, de l’*euréka* d’Archimède dans son bain, à la découverte fortuite de Newton lorsqu’une pomme lui tombe sur la tête, en passant par la découverte fortuite de la pénicilline par Ian Flemming en 1928 s’intéressant à des moisissures accidentelles sur sa culture de staphylocoque, plutôt que de les jeter. A chaque fois, il s’agit d’aborder les choses avec un esprit neuf, de les regarder sans cadre ni modèle, avec une curiosité qui implique un vide de l’esprit qui demeure ouvert, sans objet ni contenu. C’est cette même vacuité de la pensée qu’il s’agit de cultiver dans la méditation, la créativité et la sérendipité, la philosophe Simone Weill décrivant magnifiquement en quoi consiste cet état d’esprit, cette attention ouverte qui ne demande qu’à être développée par chacun : « L’attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l’objet, à se maintenir en soi-même à proximité de la pensée, mais à un niveau inférieur et sans contact avec elle. La pensée doit être vide, en attente, ne rien chercher, mais être prête à recevoir. » C’est ce qui amènera certaines entreprises américaines, notamment Google, à intégrer dans le programme de leurs collaborateurs des heures de disponibilité où on leur demande de ne rien faire, de ne surtout pas penser à leur projet ou à leurs problèmes, pour laisser ouverte la possibilité de découvrir de nouvelles idées...

Si nous sommes bien loin de la métaphysique et de la recherche d’une sagesse ou illumination ultime, il s’agit pourtant d’un même mécanisme de l’esprit, qui montre bien qu’il est possible de penser sans cadre, en sortant des cadres et modèles habituels, à partir du moment où on sait cultiver cette capacité de présence attentive et de pensée intuitive ouverte, en lâchant prise pour laisser émerger ce qui ad-vient, sans vouloir contrôler ce dernier.

³⁵ **ETUDE COLZATO, 2012**

Conclusion

Est-il possible à la pensée de sortir de ses cadres, de penser sans cadre ni modèle ? Nous avons vu les difficultés linguistiques ainsi que les impasses logiques et philosophiques qui se présentent dès qu'il s'agit de la pensée rationnelle, discursive et conceptuelle, qui par définition ne peut se déployer qu'à travers ses cadres ou catégories.

Mais cette forme de pensée n'est pas la seule, et nous espérons que cette intervention aura permis de rappeler qu'à côté de cette pensée rationnelle et discursive privilégiée par l'Occident, la pensée est plus fondamentalement et préalablement un simple acte de présence attentive au monde, qui ouvre à une forme de connaissance intuitive et immédiate des phénomènes surgissant à la conscience, avant toute scission sujet-objet. Cette forme de pensée sans cadre ou hors cadre peut se déployer autant dans la vie, les rêves nocturnes et la perception de tous les jours, que dans la créativité qui favorise d'un point de vue purement profane et souvent intéressé la sérendipité, que dans les méditations et recherches métaphysiques qui peuvent viser des formes plus abouties de connaissance hors cadre, anoétiques et sans concept. A chaque fois, il s'agit de ramener la pensée à sa forme originelle de présence intuitive et immédiate au monde dont parle d'ailleurs Kant³⁶ quand il définit, à côté de l'entendement, de ses cadres logiques et de ses catégories conceptuelles, la sensibilité comme une intuition purement réceptive, en dehors des catégories de l'entendement...

³⁶ **KANT, CRITIQUE DE LA RAISON PURE**